

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

RUSE

Laurent, Pierre-Joseph. Simon, Lionel
UCL, Belgique

Date de publication : 2016-12-18

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.037>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

En Occident, la ruse (en tant que raison raisonnée, délibérée, contextuelle) fut progressivement, et surtout depuis Descartes, reléguée aux oubliettes d'une rationalité calculatrice, économique, quantitative. La raison rusée semble survivre, dans nos sociétés, à la périphérie des rapports sociaux, de manière indicible, voir inaudible, car nous n'aurions plus les mots pour en saisir les vertus. Déclassée, bien souvent considérée comme suspecte face aux principes de la démocratie, nous en avons perdu la compréhension, à la suite d'un rapprochement analogique entre la ruse et l'idée de mal.

Ainsi, dans la Grèce antique, la raison possédait à la fois un volet d'une intelligence pratique rusée, la *Mètis* (Detienne et Vernant 1974), considérée comme un support du politique, et un autre fait de rationalité calculatrice. Progressivement l'esprit de calcul triomphera du raisonnable et deviendra le mode de pensée hégémonique en Occident (Latouche 2004). La bonne ruse, soit celle qui était impliquée dans la gestion de la Cité (Vernant et Vidal-Naquet 1992) et donc dans la politique, a été considérée comme une pratique obsolète : floue et ambiguë, la ruse serait devenue indigne de la raison. Dès lors en Occident, les seules ruses reconnues seraient plutôt les fourberies. Celles-ci prennent la forme de calculs, de stratégies et d'abus. L'intelligence rusée se retrouve ici au service d'une efficacité sans principe éthique, c'est-à-dire sans discernement ni prudence. Dans ce sens, la fourberie a fréquemment rendez-vous avec la corruption et les pratiques maffieuses.

Si la trajectoire du concept de ruse tend à dévoiler une tension entre deux types de raison, elle exprime aussi une tension entre deux épistémologies. Courtois-l'Heureux (2009) pointe dans les travaux de Certeau une manière particulière d'envisager les phénomènes sociaux. La ruse, en tant que concept analytique, rompt

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Laurent, Pierre-Joseph. Simon, Lionel (2016-12-18), Ruse. Anthropen. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.037>

avec une épistémologie quantitative. Face aux approches statistiques et sociologiques de sociétés aux facettes supposées quantifiables, la ruse introduit le détournement, rompt la verticalité définissant l'axe de propagation d'une « culture » sur des individus. Si la ruse paraît comme l'opposé et l'opposant de la rationalité, c'est que là où cette dernière veut encadrer les phénomènes, la première s'en joue et les déjoue. Elle introduit dans l'analyse le contextuel, le local, le particulier, la déclinaison. Elle focalise sur la manière dont les individus usent « d'arts de faire » au quotidien, détournent, se dérobent, se jouent, bricolent avec ce qui semble s'imposer à eux. Elle s'intéresse à toutes les distorsions que les locaux, en sourdine, font subir à tout ce qui leur échappe en apparence.

La ruse rattache ainsi chaque phénomène au local, focalise l'attention sur les déclinaisons particulières ; elle se concentre sur le contexte, sur la vitalité et la créativité d'un détournement. La ruse enclenche une approche pragmatique des manières de faire et de dire (ou de ne pas faire et de ne pas dire).

En cela, la ruse est un concept susceptible d'éclairer de multiples réalités. Cela parce qu'elle se niche dans de nombreuses pratiques, quotidiennes ou occasionnelles. Elle est l'art de jouer avec l'inattendu. Elle est dissimulée dans les rapports sociaux, et peut être explicite dans des récits cosmogoniques, reconnue comme le trait archétypique de certains animaux ou d'êtres mythologiques ; elle peut motiver une attitude particulière envers des divinités, voire encore opérer dans une relation maîtrisée et silencieuse avec la nature (Artaud 2013). Ainsi, si on ruse avec le fort (ou le plus fort que soi) – souvent pour tourner sa force contre lui-même – on ruse en général avec tout ce qui paraît se passer de nous pour fonctionner et se mettre en place.

Mais c'est sa dimension politique qu'elle évoque le plus spontanément, éclairant d'un jour singulier les usages populaires du pouvoir. La ruse se tisse en effet dans l'ombre des hiérarchies sociales et donc du pouvoir. À l'instar du don qui survit à l'échange marchand (sur le rapport entre don, dette et ruse, voir Laurent 1998), la ruse semble résister aux effets de la globalisation. La ruse populaire, de nature tactique, largement spontanée, indicible, voire parfois inconsciente, ne peut pas être assimilée tout de go à de la fourberie mal intentionnée. Il doit exister une différence irréductible entre l'idée de la ruse digne, comprise ici comme un détournement, dans le sens de « tourner dans une autre direction » et la corruption qui renvoie à un enrichissement personnel à partir d'une place d'autorité (Laurent 2000). La ruse populaire participe pleinement à la construction de l'identité des groupes dominés, comme une manière originale de traiter avec le pouvoir et d'accéder à des ressources. Ceci renvoie à une façon de se mouvoir dans un environnement qui n'est pas possédé en propre (de Certeau 1990, 1994) ; que fait-on, lorsque l'espoir d'accéder aux biens de consommation est grand, mais que ceux-ci resteront inaccessibles, dès lors qu'on participe à des mutations techniques, technologiques, sociales, culturelles, politiques, etc. comme derrière une vitrine ?

La ruse est une arme au service du faible. Son efficacité est sa discrétion. L'ordre en place, abusé par l'universalité de son explication du monde, ne peut

s'imaginer être joué par un sens pratique. Celui-ci demeure inaudible, invisible, indicible, invouable pour qui, du dehors, ne partage pas le secret des "coups" et des bricolages. La ruse populaire appartient dans une forte mesure à des groupes situés à la marge de l'ordre établi. Elle troque l'absence de lieu propre, c'est-à-dire la possession d'un espace sur lequel imposer son autorité, son hégémonie, ses décisions, contre le temps, celui de l'occasion, du braconnage, de l'affût, de la dérobade (de Certeau 1990, 1994). La ruse synthétise trahison, intelligence, finesse, secret, subtilité, comédie, mensonge, discrétion.

Les actions populaires rusent par une invention quotidienne qui se compose d'une pratique du « coup par coup », c'est-à-dire de l'acuité à se saisir de l'occasion et de la transformer en opportunité, d'un fort sentiment d'autonomie vis-à-vis de l'ordre institué qui peut s'exprimer par de l'indocilité, de la résistance et de l'élaboration de réseaux de relations institués à la faveur de dons, du recours et de la dépendance réciproque (dans le sens ici de prestations et de contre-prestations). La ruse, si elle procède d'un calcul évident, n'en demeure pas moins une élaboration caractérisée par une logique situationnelle. Elle constitue l'arme privilégiée des pratiques populaires, car elle est la manière la plus sûre de cadrer ou de parer au flux événementiel. Déploiement stratégique et anticipatif de plusieurs facteurs contextuels, elle devient une disposition, une manière de poser un regard teinté d'opportunisme sur les alentours pour y dénicher des opportunités (Simon 2012).

Les Peuls, guidés par leurs troupeaux à travers les pâturages sahéliens, incarnent par excellence l'idée de « l'ailleurs dans le dedans guillemets français ». (de Certeau 1990, 1994). Le peuple peul ne possédant pas à proprement parler de lieux propres, opère sur le territoire de l'autre. Traversant des régions où vivent des agriculteurs sédentaires, les pasteurs se sentent toujours étrangers, c'est-à-dire extérieurs aux sociétés côtoyées, mais profitant de leurs pâturages. Le sommet de la ruse est atteint lorsque le grand génie Gaari-Jinne conseille au jeune couple peul de dérober chez les voisins ses premières vaches pour constituer son troupeau, avec certes une infinie prudence et avec toutes les formes requises (Le Pichon et Balde 1990). La notion de jamfa - traduit par le mot trahison - se trouve au cœur du pulaaku, c'est-à-dire de l'identité peul. Le jamfa constitue une éclatante démonstration de la capacité d'un peuple à se trouver toujours « ailleurs », c'est-à-dire jamais là où on croit le rencontrer. Il est ici question de survie. La notion de jamfa se situe au cœur du mythe fondateur de la société peul et comme le montre Vidal-Naquet à propos des éphèbes de la Cité, la ruse est consubstantielle aux cadets ou à ces groupes dominés (Vidal-Naquet 1992). Le pasteur peul ne s'oppose pas, le rapport de force ne penche pas en sa faveur, il ruse. Il traverse des espaces qui ne lui appartiennent pas en propre, mais dont il tire sa subsistance. Ceci illustre parfaitement en quoi consiste cet art du dominé, capable de se jouer d'un contexte a priori défavorable.

Le champ de l'aide, des projets, de l'assistance, du bénévolat met par définition en contact des acteurs souvent étranger l'un pour l'autre. C'est par exemple le cas des paysans mossi du Burkina Faso et des offreurs d'aide de la coopération au développement. Pour comprendre les relations s'établissant entre ces deux groupes,

il convient de s'écarter du discours officiel et du registre de la justification, pour prendre en considération l'informel des pratiques et apercevoir l'inédit qui se tapit au cœur de l'ordre institué par les dispositifs de l'aide (Laurent 1998). Le monde de l'aide, des projets, de la coopération, est aussi celui de la recherche de « la participation des populations bénéficiaires à la base » (souvent appelé dans le jargon de la coopération au développement « les partenaires »). Il est alors utile de se demander ce qui se passe lorsque deux « socio-logiques » se croisent (Latour 1989). Selon Hume « on ne peut établir des normes de justice abstraites et formelles qu'entre gens à peu près égaux. » (Hume 1993). Autrement dit, la négociation entre des partenaires issus de mondes différents, dont les uns aident et les autres reçoivent, sera généralement difficile à établir pour ne pas dire, a priori, impossible, sans autres artifices.

Pour analyser le vaste secteur de l'aide, mieux vaut partir de l'absence d'un véritable partage des règles d'un jeu commun. Ceci conduit à la mise en spectacle, en forme de trompe-l'œil, des croyances (normes et valeurs) des donateurs par « les aidés ». La communication entre offreurs d'aide et bénéficiaires repose d'emblée sur une asymétrie qui peut conduire à des malentendus. Elle s'établit à l'insu des évidences, des stratégies et des « projets » des offreurs d'aide (Bourdieu 1980) et à la faveur de la perception du décalage, pour ne pas parler de l'inadéquation de l'offre, dans l'invisibilité, l'ambiguïté, la ruse, l'esquive, la tactique, l'occasion, le bricolage des bénéficiaires ou des « aidés ». Autrement dit, les offreurs d'aide, parfois abusés par l'évidence de leurs propositions d'actions, s'imaginent collaborer avec des partenaires, animés des mêmes perspectives qu'eux. Sachant que l'aide hiérarchise et subordonne, les donateurs n'entrevoient pas vraiment l'existence de l'autre scène régie par d'autres conventions. Cette situation conduit à des équivoques. Les acteurs locaux - à défaut de maîtriser par eux-mêmes le jeu - miment une adhésion aux conventions des offreurs d'aide, en vue d'accéder aux ressources offertes, sans pour autant partager les mêmes valeurs et avec le risque de les détourner à leurs propres fins, afin de les rendre compatibles avec leurs stratégies de survies.

Références

Artaud, H. (dir.) (2013), *Leurrer la nature*, Paris, L'Herne.

Bourdieu, P. (1980), *Le sens pratique*, Paris, Minuit.

Courtois-l'Heureux, F. (2009), *Arts de la ruse. Un tango philosophique avec Michel de Certeau*, Fernelmont, EME Editions.

de Certeau, M. (1994), *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil.

de Certeau, M. (1990), *L'invention du quotidien 1. arts de faire*, Paris, Gallimard.

Detienne, M. et J.-P. Vernant (1974), *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.

Hume, D. (1983), *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion.

Jamouille, P. (2000), *Drogues de rue*, Paris, Desclée - Debrouwer.

<https://doi.org/10.3917/dbu.jamou.2000.01>

Latouche, S. (2004), « La ruse et la prudence : l'enjeu démocratique », in S. Latouche, P.-J. Laurent, O. Servais M. Singleton (dir.), *Les raisons de la ruse. Une perspective anthropologique et psychanalytique*, Paris, La Découverte, p.21-46.

Latouche, S., Laurent, P.-J., Servais, O. et M. Singleton (dir.) (2004), *Les raisons de la ruse. Une perspective anthropologique et psychanalytique*, Paris, La Découverte.

Latour, B. (1989), *La science en action*, Paris, Gallimard.

Laurent, P.-J. (2000), « Sémantique populaire du détournement dans les associations de développement en pays mossi (Burkina Faso) », *Nouveaux Cahiers de l'IUED*, Genève - Paris, PUF, n°8, p.220-248.

Laurent, P.-J. (2007) [1998], *Une association de développement un pays mossi. Le don comme ruse*, Paris, Kartaha.

Le Pichon, A. et S. Balde (1990), *Le troupeau des songes*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme.

Simon, L. (2012), « Interfaces et périphéries. Représentations, rapports sociaux et (re)production de la société chez les Wayùu de Colombie », in Bréda, C., Derrider, M., Laurent, P.-J., *La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la globalisation*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, p. 77-108.

Vernant, J.-P. Et P. Vidal-Naquet (1992), *La Grèce ancienne. 3. Rites de passage et transgressions*, Paris, Seuil.

Vidal-Naquet, P. (1992), « Le Philoctète de Sophocle et l'éphébie », in Vernant, J.-P., Vidal-Naquet, P., *La Grèce ancienne. 3. Rites de passage et transgressions*, Paris, Seuil, p. 149-178.